

LA COMÉDIE DE CLERMONT

Copi le provocateur a-t-il trouvé son maître ?



La sexualité est ici un concept aléatoire, presque secondaire, véritablement dépassé. Il faut se concentrer sur cette question : comment rendre audible un texte qui affirme jusque dans son titre la difficulté à s'exprimer ? Le metteur en scène Thibaud Croisy a offert sa réponse hier soir (et jusqu'à demain) à La Comédie de Clermont-Ferrand.

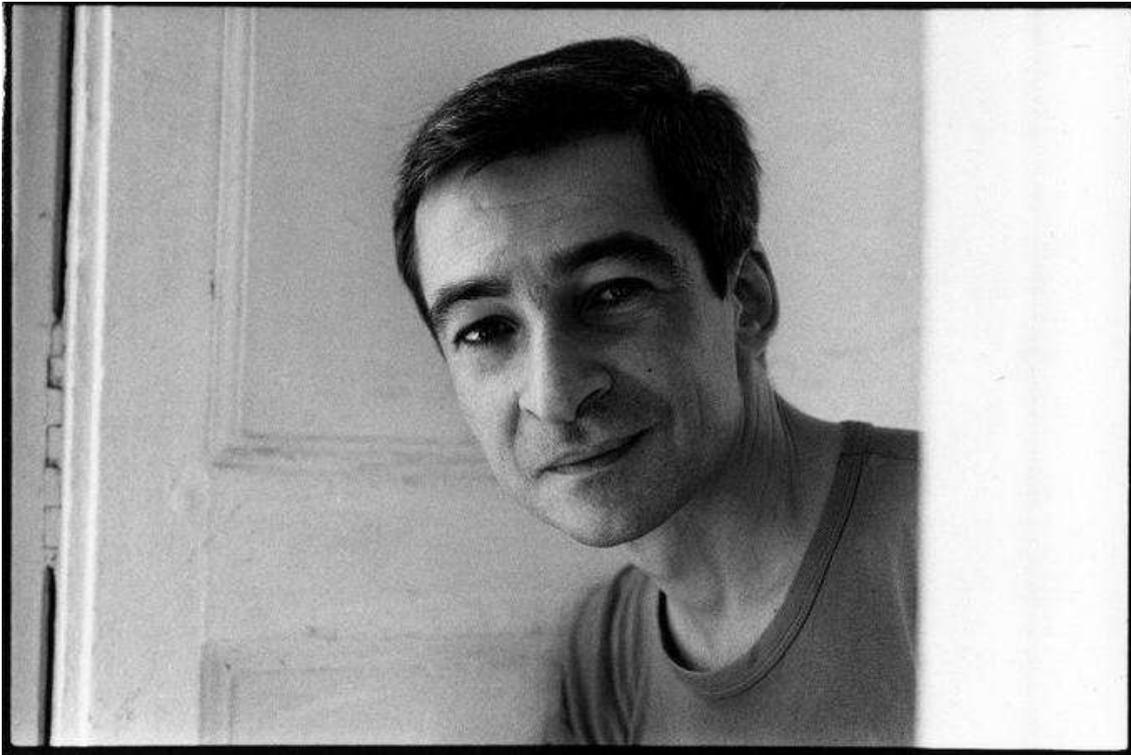
Avec *L'Homosexuel ou la difficulté de s'exprimer*, Copi, insaisissable dramaturge et dessinateur argentin, figure du monde gay des années 70 en France, veut traduire « ce qu'il y a d'inexprimable dans tout corps, toute identité, et met en scène la difficulté, voire l'incapacité du langage à dire exactement ce que l'on est ». En scène, un trio amoureux dont chaque membre est effectivement coincé dans sa chair, ses sentiments exacerbés et accessoirement en Sibérie. Irina, faute de pouvoir se définir par la parole, ne peut évacuer les déchets nauséabonds de sa vie que par un tout autre orifice. Irina « chie » son existence bizarre à défaut d'être drôle. Il faut s'attendre à cela avec Copi le provocateur, mais aussi à de la tendresse, de l'amour puissant, de l'humour fin et de la sublime résignation. Thibaud Croisy a su trouver une ligne dans un texte qui accepte toutes les dérives, toutes les surprises. Elle passe par une élégance inflexible, des images qui tendent au sacré, une respiration imposée par un sur-jeu qui permet de ne pas suffoquer sous autant de folie. Sortir de la réalité pour mieux l'accepter et ainsi savoir qu'une explication existe à toute chose, à tout (mal-) être.

On peut comme toujours ne pas être touché par une histoire, un univers aussi dérangentant. Mais il faut bien admettre ici que Copi, du moins son texte, a trouvé avec Thibaud Croisy, un maître apte à le faire « sonner » de la meilleure des manières. C'est une sensation rare et donc précieuse au théâtre.

Pierre-Olivier Febvret
Photo Franck Boileau

Pratique. Avec Helena de Laurens, Emmanuelle Lafon, Frédéric Leidgens (sur la photo), également Arnaud Jolibois Bichon, Jacques Pieiller. À voir aujourd'hui et demain, à 20 heures, à la Comédie de Clermont. Tarifs : 14 € à 30 €. Plus sur lacomediedeclermont.com/

"L'Homosexuel ou la difficulté de s'exprimer" : Copi par Croisy



Crédit Ulf Andersen / Aurimages

La pièce emblématique du dramaturge argentin déporte les trois soeurs de Tchekhov dans une steppe russe stalinienne, balafnée de loups et de cosaques, avec pour toute intrigue le vague espoir d'une fuite vers la Chine. Thibaut Croisy s'empare de l'univers de Copi en compagnie de trois formidables acteurs.

Dans une Sibérie aussi métaphysique qu'un désert de chair, cet *Homosexuel ou la difficulté de s'exprimer* restitue la cruauté inégalée du verbe théâtral de Copi (1939-1987), qui avait écrit cette partition pour son compère Jorge Lavelli, en 1973. Une pièce d'autant plus difficile à remonter que Copi y a laissé sa marque en prêtant son physique et sa présence hors-norme au personnage fantasmagorique de Garbo, oscillant entre romantisme et sadisme.

La chirurgie qu'opère Emmanuelle Lafon sur ce personnage n'en est que plus stupéfiante : en complet trois-pièces, chignon impeccable, cravate épinglée, bretelles de trader, talons à paillette, sa Garbo ressemble à la petite soeur trans de Bogart. Madre (blouse de ménagère et bas qui plissent pour Frédéric Leidgens), a quant à elle tout l'air de s'être échappée d'un nid de coucou. Quant à Irina, elle ne ressemble à rien. Car elle est l'innommable, livrée à la physicalité dégingandée et désarticulée de la comédienne Helena de Laurens.

Le fantasme comme diversion



La pièce est un trio combinant sans relâche, et sans logique apparente, les jeux d'attraction-répulsion de ces trois paumés, qui se donnent du « tu » autant que du « vous », du « mon général » autant que du « maman », des feux de l'amour autant que du fouet. Les comédiens suivent chacun une partition parallèle, proche de la chorégraphie, dans une temporalité de sursis. Car derrière l'apparent triangle du désir en pâte à modeler se cache l'aridité de la mort. La clownerie est tranchante comme un couperet. Le fantasme chez Copi n'est qu'une diversion avant le retour du réel, qui n'en est que plus brutal.

Croisy a su s'entourer de partenaires sagaces, comme la costumière Angèle Micaux dont le compas dans l'oeil ne laisse dépasser aucun fil de trop. Le scénographe Salladhyn Khatir qui a composé un écrin épuré, offrant des entrées par un tunnel translucide et lamé à la japonaise magnifié par les lumières de Caty Olive, qui sait quand il faut rehausser une figure de quelques effets expressionnistes. Loin des gesticulations survoltées, le temps se dilate, les gestes se désynchronisent des mots qui, eux, roulent comme des perles cristallines.

prison de carnaval

Ce Copi se regarde aussi avec les oreilles : Croisy nous fait entendre la musicalité de la langue du dramaturge exilé à Paris : une langue qui fait songer aux gammes altérées de Scriabine ou de Debussy. Oui, dans les dialogues hallucinés de Copi, tout sonne juste... car tout commence par sonner faux.

Sans nous brusquer, Croisy nous piège dans un dispositif d'écoute rendant chaque détail chaque paillette, chaque soupir visible, audible, sensible, et donc pensable. L'élégance du geste vient percuter la monstruosité des pulsions. Rien ne nous sera épargné, mais Copi comme Croisy ont l'art de rendre légers, élégants et profonds ces composants de l'humain que sont la merde et le sang. Comme quand Croisy choisit de faire circuler subrepticement un revolver, absent de la pièce, clin d'oeil au film noir et à son suspense insoutenable. Car suspense il y a tant le jeu des acteurs chauffe à blanc notre attente par la surenchère, bouffonne et cruelle, de l'innommable.

Depuis trop longtemps, la prose pourtant délicate de Copi nous est débitée au mètre, dans des mises en scène artificiellement hystériques, surjouant le « délire » dont on affuble trop rapidement l'auteur argentin mort du Sida en 1987. L'imagerie a en effet réduit Copi à un jingle (« *c'est fou, nan ?* »), d'où le traitement bien souvent « publicitaire » réservé à ses pièces... Il fallait la méticulosité, l'écoute du texte et la générosité du jeune metteur en scène Thibaud Croisy pour redonner sa langue au poète exilé, et le sortir enfin de sa prison de carnaval. Entre Racine trans et Beckett queer, Croisy redécouvre Copi à la lumière de cette pièce fuyante comme une comète, et dense comme une étoile naine.

L'Homosexuel ou la difficulté de s'exprimer jusqu'au 4 mars à la Comédie de Clermont-Ferrand (63). Reprises au Théâtre de Gennevilliers du 17 au 23 mai, et au Théâtre de la Cité internationale, à Paris, à l'automne 2022.



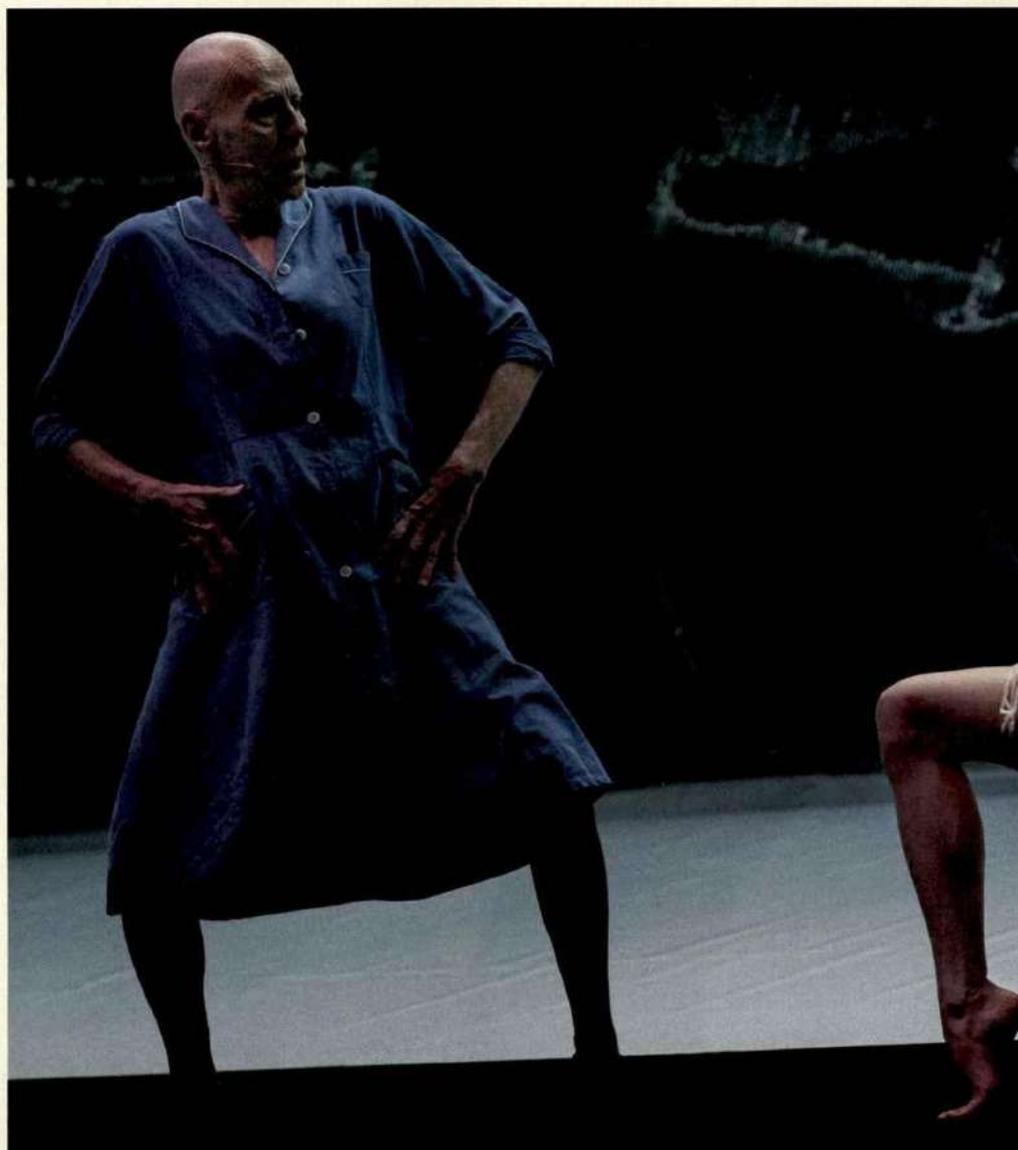


Les critiques

L'HOMOSEXUEL OU LA DIFFICULTÉ DE S'EXPRIMER
de Copi, mise en scène Thibaud Croisy

L'art de la métamorphose cher au dramaturge argentin retrouve tout son piquant dans une mise en scène singulière, sublimée par un trio d'exception : Frédéric Leidgens, Emmanuelle Lafon et Helena de Laurens.

Scènes



Redécouvrir Copi, c'est se plonger dans le bain d'acide d'humour noir des années 1970-1980, jours heureux d'une contre-culture qui taillait en pièces le politiquement correct dont l'époque actuelle nous bassine. Mais, c'est aussi l'occasion de réaliser que les questions de genre et d'identité qui taraudent nos sociétés contemporaines, Copi les posait avec aplomb il y a déjà cinquante ans. Grâce soit rendue à Thibaud Croisy, exégète de l'œuvre de Copi qu'il côtoie depuis des lustres, de mettre en scène *L'Homosexuel ou la difficulté de s'exprimer*, avec un trio d'acteur-trices époustouflant dans les rôles principaux : Helena de Laurens, Emmanuelle Lafon et Frédéric Leidgens. Un triangle amoureux et sexuel de haute voltige, avec la métamorphose

comme règle de trois et la méchanceté volage comme équation de départ. Le résumé du programme lors de la création de la pièce en 1971, et dans la mise en scène de Jorge Lavelli, obéit à la sacro-sainte règle des trois unités au théâtre : *"En Sibérie, Irina, homosexuel devenu fille à cosaques, est à la fois victime et tortionnaire de ses partenaires : La Madre et Madame Garbo. Ces deux dernières se disputent la possession spirituelle et physique d'Irina en essayant de l'entraîner dans une fuite 'fameuse' vers la Chine."* L'art de la chausse-trappe y est porté à son comble. Le titre, déjà, agit comme un premier piège, car d'homosexualité

✦ Frédéric Leidgens et Helena de Laurens



il est fort peu question. Les personnages principaux sont des transsexuels dont le sexe d'origine n'est pas toujours clairement établi. Par contre, "la difficulté de s'exprimer" est le thème majeur de la pièce, incarné par Irina la quasi mutique, écartelée entre Madre et Garbo qui s'arrachent ses faveurs et son cœur, sans parler de son cul. Crue est la langue de Copi pour dire les soubresauts du corps que malmène une relation toxique. Autant dire que pour Thibaud Croisy – qui fit ses premiers pas de metteur en scène avec *Le Frigo* en 1983, écrivit ensuite sur les pièces, les dessins, les manuscrits de Copi et collabore à la réédition de ses pièces chez Christian Bourgois –, l'adéquation est totale entre ses questionnements et ceux de l'auteur : *"Ce qui m'intéresse au théâtre, ce sont les rapports entre le corps et la langue. La manière dont la langue met le corps en mots ou échoue au contraire à dire ce que nous sentons. À quoi bon parler? Vouloir être?"*, écrit-il dans la postface de *L'Homosexuel* (Christian Bourgois, 2021). *"C'est une pièce sur ça justement. C'est l'histoire d'Irina, un personnage qui refuse d'entrer dans les mots, de se dire, de se qualifier. Face à elle, il y a Madre et Garbo, deux sorcières qui veulent à tout prix fixer l'identité, l'éclaircir, la faire coïncider avec une étiquette."*

Thibaud Croisy envoie valdinguer paillettes, perruques et toute l'imagerie accolée au théâtre de Copi pour se mettre au diapason : la raideur, la nudité glacée d'une Sibérie qui enferme dans des camps ces "dégénéré-es" trouvent leur corollaire dans les dialogues au fil du rasoir, où les ruptures vont bon train, laissant advenir des silences palliant l'incapacité du langage. Un minimalisme totalement raccord avec la scénographie de Sallahdyn Khatir, une armature de grillage dessinant une coursive qui enserre l'aire de jeu et miroite comme le givre sous les lumières de Caty Olive. Et puis, il y a les acteurs et actrices, prodigieux-ieuses. De simplicité, de folie assumée, de drôlerie acerbe. La réunion de trois générations raconte une histoire du théâtre que Croisy a composée : *"Je marie des peaux, des visages, des voix."* L'ensemble formant une formidable machine de jeu qui touche à l'intimité de chacun-e, là où l'identité se cherche, se dérobe ou s'affirme comme la plus intense expérience de la métamorphose.

✦ Fabienne Arvers

L'Homosexuel ou la difficulté de s'exprimer de Copi, mise en scène Thibaud Croisy, avec Helena de Laurens, Emmanuelle Lafon, Frédéric Leidgens... Du 17 au 23 mai, T2G-Théâtre de Gennevilliers; du 29 septembre au 7 octobre, Théâtre de la Cité internationale, Paris; du 28 novembre au 2 décembre, TU-Nantes.

" L'Homosexuel ou la difficulté de s'exprimer" de Copi magnifiquement revisitée



© Hervé Bellamy

L'art de la métamorphose cher au dramaturge argentin retrouve tout son piquant dans une mise en scène singulière de Thibaud Croisy, sublignée par un trio d'exception : Frédéric Leidgens, Emmanuelle Lafon et Helena de Laurens.

Redécouvrir Copi aujourd'hui, c'est se plonger dans le bain d'acide d'humour noir des années 1970-1980, jours heureux d'une contre-culture qui taillait en pièces le politiquement correct dont l'époque actuelle nous bassine. *By the way*, c'est aussi l'occasion de réaliser que les questions de genre et d'identité qui taraudent nos sociétés contemporaines, Copi les posait déjà il y a cinquante ans, et avec quel aplomb !

Grâce soit rendue à Thibaud Croisy, exégète de l'oeuvre de Copi qu'il côtoie depuis des lustres, de mettre en scène aujourd'hui *L'Homosexuel ou la difficulté de s'exprimer*, avec un trio d'acteur-trices époustouflant dans les rôles principaux : Helena de Laurens, Emmanuelle Lafon et Frédéric Leidgens incarnant respectivement Irina, Garbo et Madre. Un triangle amoureux et sexuel de haute voltige, avec la métamorphose comme règle de trois et la méchanceté volage comme équation de départ.

Premier piège : d'homosexualité il est fort peu question

Le résumé du programme lors de la création de la pièce en 1971, et dans la mise en scène de Jorge Lavelli, obéit à la sacro-sainte règle des trois unités au théâtre : "*En Sibérie, Irina, homosexuel devenu fille à cosaques, est à la fois victime et*



tortionnaire de ses partenaires : La Madre et Madame Garbo. Ces deux dernières se disputent la possession spirituelle et physique d'Irina en essayant de l'entraîner dans une fuite 'fumeuse' vers la Chine.

L'art de la chausse-trappe y est porté à son comble. Le titre, déjà, agit comme un premier piège, puisque d'homosexualité il est fort peu question. Les personnages principaux sont des transsexuels dont le sexe d'origine n'est pas toujours clairement établi. Par contre, " la difficulté de s'exprimer est le thème majeur de la pièce, incarné par Irina la quasi mutique, écartelée entre Madre et Garbo qui s'arrachent ses faveurs et son coeur, sans parler de son cul. Crue est la langue de Copi pour dire les soubresauts du corps que malmène une relation toxique.

Les ruptures vont bon train, laissant advenir des silences palliant l'incapacité du langage

Autant dire que pour Thibaud Croisy qui fit ses premiers pas de metteur en scène avec *Le Frigo* en 1983, écrivit ensuite sur les pièces, les dessins, les manuscrits de Copi et collabore aujourd'hui à la réédition de ses pièces chez Christian Bourgois, l'adéquation est totale entre ses propres questionnements et ceux de l'auteur argentin : " *Ce qui m'intéresse au théâtre, ce sont les rapports entre le corps et la langue. La manière dont la langue met le corps en mots ou échoue au contraire à dire ce que nous sentons. À quoi bon parler ? Vouloir être ?*, écrit Croisy dans la postface de *L'Homosexuel* (Christian Bourgois/ " Titres, 2021). " *C'est une pièce sur ça justement. C'est l'histoire d'Irina, un personnage qui refuse d'entrer dans les mots, de se dire, de se qualifier. Face à elle, il y a Madre et Garbo, deux sorcières qui veulent à tout prix fixer l'identité, l'élucider, la faire coïncider avec une étiquette.*

Thibaud Croisy envoie valdinguer paillettes, perruques et toute l'imagerie habituelle accolée au théâtre de Copi pour se mettre au diapason de la pièce : la raideur, la nudité glacée d'une Sibérie qui enferme dans des camps ces " dégénéré-es trouvent leur corollaire dans les dialogues au fil du rasoir, où les ruptures vont bon train, laissant advenir des silences palliant l'incapacité du langage. Un minimalisme totalement raccord avec la scénographie de Sallahdyn Khatir, une armature de grillage dessinant une coursive qui enserme l'aire de jeu et miroite comme le givre sous les lumières de Caty Olive.

Et puis, il y a les acteurs et actrices, prodigieux-euses. De simplicité, de folie assumée, de drôlerie acerbe. Avec Frédéric Leidgens, Emmanuelle Lafon et Helena de Laurens, la réunion de trois générations raconte une histoire du théâtre que Thibaud Croisy a composée comme un bouquet : " *Je marie des peaux, des visages, des voix*. L'ensemble formant une formidable machine de jeu qui touche à l'intimité de chacun-e, là où l'identité se cherche, se dérobe ou s'affirme comme la plus intense expérience de la métamorphose.

L'Homosexuel ou la difficulté de s'exprimer de Copi, mise en scène Thibaud Croisy, avec Helena de Laurens, Emmanuelle Lafon, Frédéric Leidgens, Arnaud Jolibois Bichon, Jacques Pieiller. [Du 17 au 23 mai, T2G Théâtre de Gennevilliers](#) ; du 29 septembre au 7 octobre, Théâtre de la Cité internationale, Paris (dans le cadre du programme du New Settings de la Fondation Hermès) ; du 28 novembre au 2 décembre, TU-Nantes.

- [cafeyn](#)

Famille du média : **PQN**
(Quotidiens nationaux)

Périodicité : **Quotidienne**

Audience : **349000**

Sujet du média :

Actualités-Infos Générales



Edition : **30 mai 2022 P.20**

Journalistes : **JEAN-PIERRE**

LÉONARDINI

Nombre de mots : **419**

**LA CHRONIQUE
THÉÂTRE DE
JEAN-PIERRE
LÉONARDINI**



**L'éternel retour
de Copi**

Thibaud Croisy a mis en scène l'« Homosexuel ou la difficulté de s'exprimer », pièce écrite par Copi en 1971 (1).

Cela fait cinquante ans, et pas une ride. Il émane encore de ce texte lapidaire, tout de cruelle innocence, un parfum de jeunesse intempestive. La scène se passe dans un pays froid, on songe à la Russie. Il sera fait allusion à des loups, à des cosaques, à des traîneaux. Autour d'Irina (Helena de Laurens), belle jeune fille aboulique, objet d'amour inatteignable, se meuvent d'insolites figures. Il y a Madre, sa génitrice supposée (Frédéric Leidgens), Madame Garbo (Emmanuelle Lafon) qui enseigne le piano, l'officier Garbenko (Arnaud Jolibois Bichon) et le général Pouchkine (Jacques Pieiller). Ce petit monde théâtral d'ironie parodique (on parle aussi d'un « docteur Feydeau ») se transforme à vue en un étrange collectif dési-

**On le revoit
en jeune homme
maigre aux
multiples talents.**

rant où le genre, comme on dit, en voit de toutes les couleurs. Des sujets supposés féminins sont des hommes repentis. Ils avoueront s'être métamorphosés. Une logique folle irrigue l'œuvre,

striée par un flux de fantasmes tragico-drolatiques, portés par de coupantes répliques sans cesse aux confins de l'imprévisible.

Copi (né à Buenos Aires en 1939, mort du sida à Paris en 1987), qu'on revoit en jeune homme maigre aux multiples talents, savait apparaître en scène en toute excentricité. Jadis et naguère, Savary, Lavelli, Arias et Marcial Di Fonzo Bo ont tour à tour illustré son théâtre, du côté de la fantasmagorie psychédélique. Thibaud Croisy opte pour l'épure, sur une aire de jeux quasiment sans points d'appui. L'étrangeté naît de postures, de gestes inattendus (voir Frédéric Leidgens, mère au crâne rasé, Jacques Pieiller virevoltant en Mandrake le magicien) et de silences savamment calculés. Entrées et sorties s'effectuent en fond de scène par un couloir au pied d'un mur textile qu'on dirait de glace noire (scénographie de Sallahdyn Khatir), sous des lumières d'entre chien et loup (Caty Olive). Thibaud Croisy, ressuscitant Copi, le traite à juste titre comme le classique qu'il est désormais. ■

(1) Le spectacle, présenté au Théâtre de Gennevilliers (Centre dramatique national) du 17 au 23 mai, sera au Théâtre de la Cité internationale à Paris (29 septembre-7 octobre), au Théâtre universitaire de Nantes (29 novembre-2 décembre) puis à la Criée (Théâtre national de Marseille) du 24 au 26 mars 2023. Les éditions Christian Bourgois ont réédité la pièce, avec une postface de Thibaud Croisy (156 pages, 8 euros).



L'auteur d'origine argentine Raúl Damonte Botana, mieux connu sous le nom de Copi, est de retour en haut de l'affiche. Actualité éditoriale, avec la réédition de ses récits et pièces aux éditions Bourgois ; actualité théâtrale, avec une cinquante création de "l'Homosexuel ou la difficulté de s'exprimer" signée **Thibaud Croisy**, actuellement en tournée.

PAR ISABELLE SARBÉRIS

C'est Copi qu'on r



Bars de nuits gay transformés en scène de crime, transsexuels aux pouvoirs de mentaliste ou en orbite autour de la Terre, dictateurs travestis, fillette maniant la gâchette et bobos dégustant du boa : l'univers théâtral, dessiné et romanesque de Copi n'a jamais cessé d'intriguer par son imagination débordante, baroque, son esprit décalé et son art de la digression transposant les *Mille et Une Nuits* dans un Paris déjanté et un peu monstrueux.

L'œuvre de Copi, qui compte une dizaine de récits plus quelques nouvelles, autant de pièces de théâtre et d'albums de bande dessinée, se distingue par sa bigarrure – elle puise à de multiples sources, allant de la zarzuela au théâtre criollo, en passant par Tennessee Williams ou le roman noir – et son mélange de naïveté, de nostalgie tendre et d'extrême crudité.

Né à Buenos Aires en 1939, dans une famille de l'intelligentsia portègne, le jeune artiste qui s'exerce déjà dans le dessin et l'écriture de

pièces de théâtre est contraint, ainsi que son père, opposant à Perón, à plusieurs déménagements et exils avant une installation définitive à Paris, en 1962. Il y fera peu à peu son trou, commençant par vendre des dessins fabriqués à partir de ballons éclatés à la terrasse du Flore, se faisant une place comme dessinateur dans *Bizarre*, *le Gai Pied*, *Libération*, *Charlie*, et comme feuilletoniste dans *Hara-Kiri*. Rétif à toute forme de pensée unique, il rejoint la mouvance turbulente et prolifique des « Argentins de Paris » (Jérôme Savary, Jorge Lavelli, Alfredo Ariás, Marilú Marini, Roberto Platé, Facundo et Marucha Bo, et bien sûr Marcia Moretto...). Il côtoie le milieu germanopratin effervescent des années 1960 et 1970, tiraillé par ses polémiques politiques et intellectuelles (l'Algérie, Cuba, l'avortement, Mai 68...). Copi y promène son regard sensible comme une conscience extérieure et amusée, rendant compte de ces remous dans ses nouvelles et ses récits, à

REVISITÉ

Le metteur en scène Thibaud Croisy remet en lumière Copi avec sa création *l'Homosexuel ou la difficulté de s'exprimer*. Un auteur qui a été, pour lui, à la fois "une source et une boussole".

commencer par l'explosif *Bal des folles* (1977), satire de l'entre-dévotion et artistique parisien, qu'il dépeint comme une miniature « secouée » dans une boule de neige.

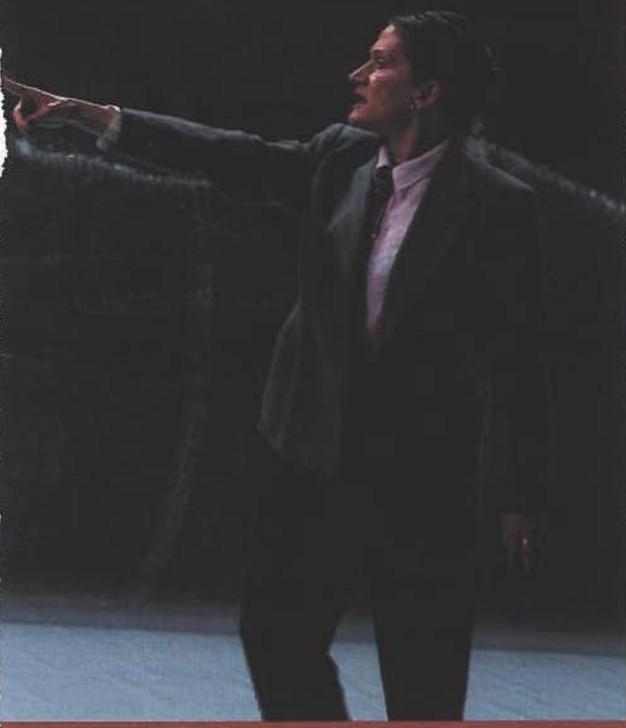
Désespéré et caustique

À partir des années 1970, Copi devient peu à peu une figure familière auprès du grand public, notamment après avoir été choisi par l'agence de pub Langelaan et Cerf pour incarner la nouvelle campagne de l'eau Perrier : c'est lui qui pose un premier visage sur le célèbre slogan « C'est fou, nan ? », qui fera le tour du monde et marquera, à l'instar du « Je suis fou du chocolat Lanvin » de Dalí, l'esprit d'une époque volontiers transgressive. Dans cette pub, Copi apparaît grimé en Goliatha, un personnage transgenre, rémanence de l'ogre des contes de fées et de Dame Gigogne (la femme de Polichinelle aux gros jupons). Cette image bouffonne lui collera à la peau. Elle ne



Le Bal des folles, de Copi, Christian Bourgois, 192 p., 7,50 €.

essuscite



résume pourtant pas le style de Copi, grotesque mais aussi désespéré, caustique, où peut même pointer un maniérisme délicat. Un ton que Thibaud Croisy va s'employer à réhabiliter.

Le metteur en scène trentenaire est pour beaucoup dans la remise en lumière de Copi, sur lequel il mène, depuis plus de dix ans, un infatigable travail d'enquête et de reconstitution des sources. Après un important changement de direction en 2019, les éditions Bourgois ont accueilli avec enthousiasme son projet de réédition : « *Il nous semblait important de remettre en avant les auteurs qui constituent notre fonds. Si, pendant quelques années, l'œuvre de Copi a suscité moins d'attention, il y a un vrai regain d'intérêt.* » Pour Noémie Sauvage (éditions Bourgois), les rééditions visent « *un lectorat impertinent, curieux et non dénué d'autodérision.* »

Après le *Bal des folles* et *l'Homosexuel* suivi des *Quatre Jumelles*, Bourgois continuera sur sa lancée

en publiant l'an prochain *la Guerre des pédés*, puis d'autres pièces dans la collection « Titres ». Cette dernière se consacre à la (re)découverte d'auteurs inclassables comme Maurice Pons, Richard Brautigan, William S. Burroughs ou Angela Carter – et Copi occupe une place de choix puisqu'il porte la mémoire des éditions Bourgois, comme le rappelle Noémie Sauvage : « *Dans le Bal des folles, on reconnaît les traits de Christian Bourgois sous ceux de l'éditeur micheton de la rue Garancière. On le croise même en peignoir au sauna ! Il a été audacieux de publier Copi en conservant sa langue virevoltante, transgressive, faite parfois de barbarismes et de syntaxe malmenée. Cet Argentin, élevé en Uruguay et français d'adoption, condense un cosmopolitisme cher à Christian Bourgois et à notre maison. La littérature sud-américaine constitue d'ailleurs une bonne partie de notre catalogue.* »

“Haïku argentin”

Chez Thibaud Croisy, l'attrait pour Copi n'a rien d'une toquade : « *J'étais adolescent et je rencontrais un théâtre vivant, vivifiant, ce qui est assez rare. Depuis, Copi ne m'a jamais quitté. Il a été une source et une boussole. Peut-être parce qu'il y a quelque chose d'élémentaire dans ses pièces. La plupart du temps, quand je lis du théâtre, je trouve les textes trop longs, trop bavards, je me dis qu'il faudrait les réduire de moitié... Chez Copi, c'est différent. C'est un théâtre qui met en scène le délire, la crise, l'apocalypse, et surtout la mort, mais avec une grande économie de moyens.* » Avec sa création de *l'Homosexuel* ou la difficulté de s'exprimer, il décape Copi de l'image folklorique et communautaire, restituant toute l'autodérision de ses personnages de « folles », rendant sa poésie à sa dimension acérée et universelle.

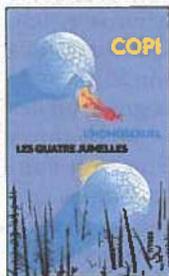
Le jeune metteur en scène voit en Copi « *un excellent dialoguiste, un auteur qui avait une voix et savait merveilleusement bien croquer celles des autres, les mettre en scène, en oscillant constamment entre le premier degré et le second.* » Et ajoute :

« *On peut dire qu'il y a une repartie dans le théâtre de Copi et que ses dialogues nous invitent chaque fois à nous demander sur quel ton ils sont écrits et comment ils doivent être dits.* » Et, effectivement, les acteurs (Emmanuelle Lafon, Helena de Laurens, Frédéric Leidgens, Arnaud Jolibois Bichon, Jacques Pieller) qui exhaussent le texte sur la scène transforment chaque réplique en brèche vertigineuse et en « *haïku argentin écrit en français.* »

Outre le volet spectacle vivant, Croisy s'est attelé à la réédition de l'œuvre dessinée (deux récents tomes aux éditions de l'Olivier, collection « Olivius »), narrative et dramatique de l'Argentin exilé. Un travail colossal et minutieux : « *César Aira, un autre Argentin, disait que, pour connaître un auteur, il faut lire tout ce qu'il a écrit mais aussi tout ce qu'il a lu. C'est un peu ce que j'ai essayé de faire avec Copi, et je peux dire que je suis parti loin, car Copi est un carrefour, un point d'intersection où convergent tous les espaces, tous les temps.* » Ce fut aussi un travail salutaire – la plupart de ses œuvres étaient épuisées – fissurant l'image d'historien du poète et le rendant à la poésie : « *C'est un auteur chargé, condensé, une éponge gorgée de visions et de références hétéroclites dans lesquelles j'ai voulu me perdre, mais que j'ai aussi cherché à comprendre.* »

Le travail d'édition critique et celui de mise en scène font partie du même geste : mettre en scène Copi est « *une sorte de critique ultime, définitive. Elle ne donne pas d'explications... Ne plus être seul avec moi-même à mon bureau, mais travailler avec une équipe qui pourrait donner corps à mon point de vue et aussi le contredire, le déformer. En fait, au théâtre, il n'y a pas de rêve préexistant que les acteurs seraient censés accomplir. C'est un aller-retour permanent, vivant, un processus dans lequel chacun rêve le rêve de l'autre.* » ■

l'Homosexuel ou la difficulté de s'exprimer, du 17 au 23 mai au Théâtre de Gennevilliers, puis au TU de Nantes, à la Criée de Marseille et au Théâtre de la Cité internationale de Paris.



L'Homosexuel suivi des *Quatre Jumelles*, de Copi, Christian Bourgois, 168 p., 8€.

BILLET DE BLOG 19 MAI 2022

Thibaud Croisy met en scène Copi comme du Racine

Il y a cinquante ans, Copi écrivait « L'Homosexuel ou la difficulté de s'exprimer ». Tout en pilotant la réédition des œuvres de Copi, Thibaud Croisy met en scène cette pièce à l'opposé de l'exubérance accolée à l'auteur, en se délectant, avec ses magnifiques actrices et acteurs, du tragique (sibérien) que la pièce recèle.



Scène de "L'homosexuel ou la difficulté de s'exprimer" © Hervé Bellamy

Tout se passe comme si la folie argentine de Copi s'était glacée dans la Sibérie (de bande dessinée) où se déroule la pièce de bout en bout. Thibaud Croisy laisse en consigne à la frontière l'image habituelle que l'on a de l'homme et l'œuvre : fou et folle à la fois. En un demi-siècle, la pièce s'est dénudée de ses oripeaux d'époque. La voici qui nous apparaît dans son plus simple appareil : des corps et des mots. Plateau nu, une petite table, une chaise au fond un couloir de tulles comme rafistolés avec une entrée unique seule voie de sortie possible, comme une nasse.

Seule au centre, assise sur une chaise qu'elle ensorcelle de ses membres, Irina déploie son corps celui, magnifiquement charpentée de l'actrice et danseuse Helena de Laurens et déjà entravée par une fracture à la jambe. Entre Madre, alias Madame Simpson, dans un robe-blouse légère, Frédéric Leidgens dans sa maigre splendeur. Elle est la mère d'Irina, mais aussi, à l'occasion, son amante. Irina baise tout ce qui passe aux abords de la gare et de la taverne Lénine. Elle est enceinte. Mais de qui ? Elle chie l'enfant. Fin de la première scène Quatorze suivront du même tonneau.

Entre madame Garbo, sublime Emmanuelle Lafon, sa prof de piano (bien sûr Irina hait le piano) enserrée dans un costume lesbien sous sa fourrure. Elle aime Irina, veut partir avec elle. Son mari Garbenko (Arnaud Jolibois Bichon), « *un officier révolutionnaire muté en Sibérie* », s'occupera des traîneaux. Madame Garbo dit avoir été opérée à Casablanca, contre son gré, à 17 ans, « *j'ai un sexe d'homme* » dit-elle. Son mari l'appelle Nikita. Réplique de Madre : « *ma fille et moi avons changé de sexe par notre seule volonté, madame* ». Dernier personnage, plus éphémère, le général Pouchkine en grande tenue (Jacques Pieiller), un soupirant de madame Garbo. Il s'inquiète pour la santé d'Irina : « *Vous avez appelé le docteur Feydeau ?* » Quelle pièce ! Quel ballet tournoyant d'identités !

Le coup de génie de Thibaud Croisy c'est de tirer sur les rennes de ce « *vaudeville guignolesque* » pour en retenir finement la frénésie, et sans jamais céder à la moindre gaudriole. Tournant le dos à « *cette hystérie permanente à laquelle on nous avait habitué avec Copi* », Croisy opte pour « *une forme épurée* » chère aux tragédies, enserrant les mots dans une constante tension foldingue qui maintient le tempo de ce bal sibérien aux qui suis-je ? Complètement dézinguant.

Jean-Pierre Thibaudat

Créé à la Comédie de Clermont-Ferrand, le spectacle est à l'affiche du T2G, centre dramatique national de Gennevilliers du 17 au 23 mai. Puis à Paris du Théâtre de la Cité Internationale du 29 septembre au 7 octobre avant d'aller au TU de Nantes du 28 novembre au 2 déc.

***L'Homosexuel ou la difficulté de s'exprimer* suivi de *Les quatre jumelles*, avec une préface et des documents signés Thibaud Croisy sont publiés chez Christian Bourgois, 158p, 8€**

<https://blogs.mediapart.fr/jean-pierre-thibaudat/blog/190522/thibaud-croisy-met-en-scene-copi-comme-du-racine>

Thibaud Croisy met Copi à nu et aux nues



© Hervé Bellamy

Pour monter *L'Homosexuel...* de Copi, Thibaud Croisy rassemble trois grands artistes de générations et d'univers différents : Emmanuelle Lafon, Helena de Laurens et Frédéric Leigdens. Dirigés avec une grande subtilité et précision, ils vont au cœur de Copi en prenant au sérieux son baroque, son étrangeté. En se concentrant sur le langage, ils nous font parvenir avec force la méditation de l'auteur sur le corps, le sexe et l'identité.

Copi inspire, et jamais n'expire. L'œuvre de l'auteur argentin arrivé à Paris en 1962, où il est mis en scène pour la première fois par Jorge Lavelli en 1971 dans la Resserre du Théâtre de la Cité Internationale, n'a en effet jamais cessé d'attirer

des metteurs en scène de sensibilités et d'esthétiques diverses. Engagé auprès des éditions Christian Bourgois dans un cycle de réédition de l'œuvre de Copi – il a déjà signé la postface et l'index de son roman *Le Bal des folles* –, l'auteur et metteur en scène Thibaud Croisy liste à la fin d'un ouvrage rassemblant *L'Homosexuel* et *Les Quatre Jumelles* les principales mises en scène de ces deux textes qui font selon lui partie « *des pièces froides de Copi et contrastent avec la tonalité plus chaude de celles aux inspirations latinos* (La Pyramide !, L'Ombre de Venceslao, Cachafaz...).

Pour *L'Homosexuel* ou la difficulté de s'exprimer – c'est le titre complet de la pièce –, il recense notamment la version de Philippe Adrien en 1998 et celle de Jean-Michel Rabeux en 2002. Il cite aussi *40 degrés sous zéro* de Louis Arene, qui réunit cette pièce et *Les Quatre Jumelles*. Parce qu'elle n'est pas de Copi, mais une pièce « dans l'esprit de », il n'évoque pas l'excellent *Variation (copies !)* de Théophile Dubus. C'est en tous cas dans une pleine conscience de s'inscrire non pas dans une mode – Copi est présent de manière à peu près stable sur nos scènes depuis Lavelli – mais dans un mouvement d'intérêt constant, qui a donné lieu à bien des tentatives formelles. « *Toutes les distributions sont possibles, à condition que rien ne se fixe. À l'heure où certains recherchent une coïncidence entre le rôle et l'interprète (« un personnage homosexuel doit être joué par un acteur homosexuel », disent-ils, sous peine que l'interprétation soit frappée d'illégitimité), les pièces non réalistes de Copi devraient nous donner du grain à moudre* », explique Thibaud Croisy dans sa postface.

Mettant de côté l'écriture qu'il pratique d'habitude dans ses spectacles, qu'il met aussi lui-même en scène, Thibaud Croisy aborde sur scène Copi comme il le fait par écrit chez Christian Bourgois : avec le désir de faire entendre et comprendre ce qu'était vraiment Copi. Soit, dit-il dans le dossier du spectacle, « *un poète maléfique qui s'amusait à brocarder les autres dans ses pièces et dans ses dessins* » et non pas comme un homosexuel représentant de sa communauté. Non pas comme un excentrique animé par un désir de provocation, dans une société où l'homosexualité était encore considérée comme un délit. À rebours d'une tendance récente à prendre Copi comme matière ou comme base d'écriture – ce que font, de manières fort différentes, Louis Arene et Théophile Dubus –, Thibaud Croisy se place dans une fidélité parfaite au texte de l'auteur argentin. Plaçant celui-ci à grande distance de l'hystérie et l'exotisme qui lui ont souvent et qui lui sont encore souvent associés, il en révèle la force littéraire et métaphysique.

Conçu par son scénographe Sallahdyn Khatir – il a notamment travaillé avec Claude Régy –, l'espace dans lequel Thibaud Croisy installe son *Homosexuel* écarte d'emblée toute possibilité d'exotisme et de passions débridées. Sur un plateau nu où se dressent, comme deux pauvres béquilles à une vieille et grande solitude, côté jardin une chaise et côté cour une console avec une bouteille de mirabelle, il serait déplacé, incongru, de déployer un jeu baroque, excessif. **Avant que dans une semi-pénombre – la création lumière, subtile réalisée par Caty Olive –, Helena de Laurens vienne s'installer sur le siège sommaire, le ton est donné : cet *Homosexuel* sera grave, sérieux.** Ce qui ne veut pas dire que Thibaud Croisy tourne le dos à l'humour, au comique cruel de l'auteur qu'il connaît depuis longtemps, dont la lecture précoce a été « *si puissante que ses*

mots ne l'ont jamais quitté ». La drôlerie féroce de Copi, pour Thibaud Croisy, vient justement du grand sérieux avec lequel l'auteur regarde son prochain et avec lequel il invente des personnages qui concentrent les passions, les paradoxes, les forces et les faiblesses observées.

Le langage hybride de Copi, nourri de références très variées, est au cœur de la mise en scène. **La gestuelle étrange que déploient Helena de Laurens (Irina), d'Emmanuelle Lafon (Garbo) et Frédéric Leigdens (Madre), brièvement rejoints par Arnaud Jolibois Bichon (Garbenko) et Jacques Pieller (Général Pouchkine) souligne le mystère de ce parler rempli de silences.** En rassemblant ces grands acteurs d'horizons divers, le metteur en scène dit encore la complexité, la joyeuse et tragique « impureté » de l'univers de Copi. Il dit aussi la place qu'il mérite : au sommet de notre Panthéon théâtral. Tous portent avec une grâce immense les amours et les haines de ces personnages dont les relations ne cessent de changer, d'échapper. De même que le genre, les intentions et tout ce qui constitue habituellement une identité. Cette métamorphose permanente ne s'exprime pourtant pas dans cet *Homosexuel* dans un tourbillon de cris et d'effusions. Sans être absents, ceux-ci et leur cortège de débordements sont présents sous forme d'esquisses, de signes d'eux-mêmes. Ils commencent, se dessinent et l'imaginaire du spectateur peut prendre la suite, compléter.

La Garbo de cet *Homosexuel* a beau aimer passionnément Irina, dont elle est la professeure de piano (« avec une bite », qu'elle s'est fait greffer en guise de punition par son père), elle ne se jette pas dans les bras de son amante, qui joue une toute autre partition faite de contorsions bizarres sur la chaise, de tremblements. Madre, dont on apprend en cours de route qu'elle n'est pas la mère d'Irina mais un·e autre de ses amant·e·s – elle aussi a changé de sexe, révèle-t-elle sans s'expliquer davantage –, exprime quant à elle son attachement à Irina par un ensemble de sautilllements et de gestes souvent très éloignés de ses paroles. **Loin d'être trop cérébrale – ce que l'on aurait pu craindre de la part d'un si bon connaisseur de Copi –, cette approche nous ramène à ce qu'il y a de plus drôle et subversif chez Copi : sa façon si singulière de dire de montrer des êtres fluctuants en prise avec un monde qui tend à les figer.**

Anaïs Heluin – www.sceneweb.fr

<https://sceneweb.fr/thibaud-croisy-met-en-scene-lhomosexuel-ou-la-difficulte-de-sexprimer-de-copi/>

Toute La Culture.



Crédits image © Hervé Bellamy

L'Homosexuel ***ou la difficulté de s'exprimer :*** **Thibaud Croisy prend Copi à bras le corps**

18 MAI 2022 | PAR AMÉLIE BLAUSTEIN NIDDAM

Pour fêter les cinquante ans de L'Homosexuel ou la difficulté de s'exprimer, Thibaud Croisy réunit sur le beau plateau du T2G un cortège de comédiens et comédiennes au talent aussi monstrueux que ce texte est étrange et intense. Un chef-d'œuvre à voir absolument.

« Cette bizarre jeune fille »

Ce texte de Copi est donné pour la première fois en 1971 au Théâtre de la Cité Internationale dans une mise en scène de Jorge Lavelli. Thibaud Croisy dont on

connaissait jusque-là uniquement les talents d'acteur et de performeur revient à ses premières amours et dirige des autres que lui. Nous voici dans un espace qui est tout et rien, qui peut être tout ce que vous voulez qu'il soit. Il y a une chaise, un guéridon avec une carafe pleine, on l'apprendra, de mirabelle, un tapis noir. Au fond, un tunnel transparent et sur le mur, un grand tissu qui se pare de reflets argentés en fonction de la direction de la lumière. C'est clinique, c'est très beau.

L'homosexuel ou la difficulté de s'exprimer porte son sujet dans son titre, plutôt dans sa seconde partie. La difficulté de s'exprimer est en réalité la difficulté à montrer un corps qui ne correspond pas à ce que l'on voit. Les personnages changent de sexe comme ils enlèvent un manteau, chacun et chacune pour des raisons différentes. Irina (Helena de Laurens) l'a bien voulu, elle a suivi l'oncle Pierre jusqu'à Casablanca. Nikita Garbo (Emmanuelle Lafon), elle, n'était pas consentante, c'est son père qui « lui a collé un sexe d'homme ». La famille est ici une fiction. Peut-être que l'oncle Pierre et la mère d'Irina, qui n'ont aucun lien de parenté est la même personne (Frédéric Leidgens dans le rôle de Madre). Peut-être, on ne sait pas, on ne comprend pas, et c'est bien ça qui rend ce texte, porté au cordeau par Thibaud Croisy, si addictif.

« Tu viens de dire quelque chose de très pervers »

Les personnages sortent du tunnel, ils semblent glisser, et pourquoi pas sur la neige puisque l'intrigue se passe en Sibérie. Mais qu'est-ce que la Sibérie ? Tous les lieux sont fictionnés dans le texte de Copi. Irina est un être étrange qui se triture et se mutile avec délice et espièglerie. Elle est dévorée par l'amour de sa « madre » ultra possessive, campée par un Frédéric Leidgens époustouflant en travesti au crâne rasé et à la voix gutturale, et une prof de piano qui l'aime passionnément. Un peu comme dans *La Cerisaie*, il est question de partir ailleurs, pour repartir à zéro justement. Pour enfin trouver les mots qui sont si durs à sortir qu'on en perd la langue. Le rêve n'est pas à Moscou mais en Chine, enfin, une Chine, un exotisme vu de Sibérie. Le départ devrait être imminent, et voilà qu'il se fait attendre. Dans cette nuit sans fin, la tension ne fait que grimper dans une folie de moins en moins douce.

Le texte est rempli d'allitérations et de liaisons à faire pâlir un orthophoniste. Il est une épreuve pour les comédiens et les comédiennes qui le délivrent de sa raideur. L'ensemble est d'une cohérence rare. La lumière en vert de gris de Caty Olive, les costumes d'Angèle Micaux si bien coupés et drôles (la cape donnant l'illusion d'une fourrure, une autre cape (la même ?) laissant apparaître des objets), mais aussi super beaux (le tailleur pantalon d'Emmanuelle Lafon à la coupe 80, les bottes marrons et la robe rouge d'Helena de Laurens), tout concourt à offrir une image très contemporaine, exigeante et léchée, en décalage total et délicieux avec ce texte où le délire se déploie dans chaque scène.

Au bout du compte, c'est un spectacle sur le corps. Le corps qui part, arrive, ne convient pas, qui a froid, qui a chaud, fuit, se bouche. L'organique ne déborde pas chez Croisy que l'on a souvent vu s'intéresser au SM. Au contraire, il est précis, pervers et ironique.

Le texte de Copi, le jeu des comédiens et comédiennes et la mise en scène jouent de concert pour dire à quel point dire est compliqué, à quel point les mots parfois sont vides. On entend « Ce ne sont pas les paroles qui changent le monde ». Chez Copi, comme chez Croisy se sont les actes mis en scène qui changent notre regard sur ceux et celles qui ne se sentent pas exactement dans le cadre. Copi et Croisy font dialoguer le boulevard (le médecin invisible s'appelle Feydeau) et l'hystérie d'un Almodovar. A mélange étrange, spectacle dément !

Amélie Blaustein Niddam

<https://toutelaculture.com/spectacles/theatre/lhomosexuel-ou-la-difficulte-de-sexprimer-thibaud-croisy-prend-copi-a-bras-le-corps/>